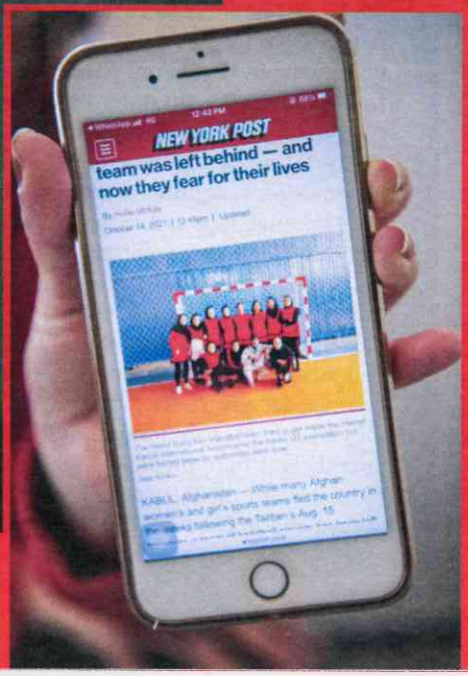
Son équipe a tenté en vain de partir dans les jours qui ont suivi la prise de pouvoir par les talibans, en 2021. Soraya a pris « le dernier vol pour le Pakistan avant que ne soit interdit aux femmes de voyager seules. Rester, c'était l'exécution assurée ».

SORAYA, CAPITAINE AFGHANE AUX RÊVES BRISÉS

Soraya Karimi est capitaine de l'équipe féminine afghane de handball. Elle a fui les talibans, leurs coups et menaces de mort. Réfugiée en France, ses pensées restent arrimées à ses coéquipières restées au pays ou bloquées au Pakistan dans l'attente d'un visa.



ROSA MOUSSAOUI
rosa.moussaoui@humanite.fr

REPORTAGE PHOTO : JULIEN JAULIN

L'HISTOIRE
de la semaine

Assises côte à côte, serrées l'une contre l'autre, elles font défiler, sur les écrans de leurs téléphones, les souvenirs des jours d'insouciance comme les réminiscences du cauchemar. Des bourreaux avec leurs armes automatiques en bandoulière, des coups pleuvant sur des femmes rassemblées, des visages tuméfiés. Cheveux courts, tailleur-pantalon bleu, lunettes octogonales un peu fumées, boucles d'or aux oreilles, Soraya Karimi, 26 ans, est arrivée en France au printemps dernier, en provenance de Kaboul, via Islamabad et Téhéran. Cette sportive originaire de Hérat, capitaine de l'équipe féminine de handball en Afghanistan, a réussi à fuir les talibans. Ses pensées, pourtant, restent arrimées à ses coéquipières toujours bloquées sans passeport au pays ou, pour quelques-unes, coincées dans l'interminable attente d'un visa au Pakistan. Près d'elle, Fahima Kawoon, journaliste et défenseure des droits humains, réfugiée en France elle aussi, traduit ses propos du farsi, reprend la trame du récit, comble les oublis.

Sa fine silhouette se voûte et ses yeux s'embuent lorsque Soraya raconte le climat de terreur qui a succédé au retour des talibans. Alors que la plupart des

« ICI, ON VIT EN SÉCURITÉ MAIS SANS TRANQUILLITÉ D'ESPRIT. » INQUIÈTE, SORAYA ÉCHANGE CHAQUE JOUR AVEC SES COÉQUIPIÈRES RESTÉES EN AFGHANISTAN.

Arrivées en mars dernier, Soraya et Fahima, réfugiée elle aussi, vivent dans un foyer d'accueil avec la maman de Fahima. Avec l'aide de son amie, Soraya apprend le français.

la fouille de leurs téléphones au passage d'un poste de contrôle tenu par les talibans. La jeune femme a longtemps gardé de ces coups de crosse de fusil de larges ecchymoses sur tout le flanc gauche. Vint ensuite la clandestinité, le passage de maison en maison en quête d'abri et d'anonymat, au moment même où l'équipe, sélectionnée pour le 18e championnat asiatique de handball féminin, aurait dû se trouver à Amman, en Jordanie.

Soraya et Fahima étaient enfants, en 2001, lorsque le régime des talibans s'est écroulé sous les bombes américaines. La première avait 6 ans, elle n'a gardé de cette séquence aucun souvenir. La seconde avait 10 ans. Les seules images qu'elle se remémore : sa mère retirant la burqa, l'ouverture des écoles aux filles. C'est là, très tôt, à l'école, que le goût du handball lui est venu. Au début, sa famille ne voyait pas d'un bon œil cette passion, malgré son ouverture d'esprit. « Il y a cette culture, cette idée ancrée selon laquelle le sport est une activité réservée aux hommes », sourit Soraya.

UNE HANDBALLEUSE ABATTUE CHEZ ELLE

Mais, petit à petit, ses parents, ses trois frères, sa sœur – tous restés en Afghanistan – se sont pris au jeu, ont fini par partager son amour du handball, par se réjouir de sa participation à des compétitions internationales en Ouzbékistan, en Iran, au Bangladesh, au Pakistan. Mais, hors du cercle familial, dans une société ultraconservatrice qui n'a jamais cessé d'être travaillée par les féodalités et le fondamentalisme religieux, son équipe, créée en 2007, était une cible toute désignée. « Je recevais déjà régulièrement des menaces, avant le retour des talibans : des lettres m'exhortant à arrêter mes études de droit, à cesser de sortir, de pratiquer le handball, raconte la joueuse. Toutes mes coéquipières en recevaient. La plupart des femmes actives dans la vie sociale en recevaient. Mais le handball, c'est ma vie, donc ces menaces ne m'ont jamais dissuadée de m'entraîner, de jouer, de disputer des matchs. »

Alors que les talibans progressaient vers Kaboul, les membres de l'équipe ont reçu une missive plus inquiétante qu'à l'accoutumée. Elle portait le sceau des « moudjahidin de l'Émirat islamique » et leur promettait « une punition sévère selon la charia ». À Hérat, au même moment, un influent prédicateur, Mujibul Rahmat, appelait à « lapider à mort » les athlètes, qualifiées de femmes « sans dignité ». Sentence déjà mise à exécution : quelques mois auparavant, le 19 avril 2021, l'une des joueuses de l'équipe de handball, Nourieh Tabesh, était abattue chez elle dans la province septentrionale de Sar-é Pol. Son assassin s'était enfui vers des poches voisines tenues »»

Journaliste et militante des droits humains, Fahima a été passée à tabac suite à l'arrivée au pouvoir des talibans en 2020.

par les talibans. Aussitôt après le rétablissement, à Kaboul, du lugubre ministère de la Propagation de la vertu et de la Prévention du vice, son porte-parole, Akif Muhajir, justifiait sans trembler ces persécutions. « Même le gouvernement précédent n'appuyait pas les sports féminins. C'était juste une chose symbolique à montrer aux États-Unis afin de collecter beaucoup d'argent », faisait-il valoir. « Ils piétinent l'islam en considérant le sport comme haram, "illicite". Tout est haram à leurs yeux : parler aux hommes, se maquiller, se présenter à visage découvert », enrage Fahima.

Les deux jeunes femmes vivent dans un centre d'accueil des demandeurs d'asile, quelque part en Île-de-France. Elles disent avoir été bien accueillies, elles respirent, savourent leur liberté. « Nous sommes aidées mais nous ne pouvons pas oublier nos parents, nos familles, nos amis restés là-bas, exposés à l'arbitraire et à la violence des talibans. Ici nous sommes en sécurité mais nous n'avons pas la tranquillité d'esprit en pensant à eux », murmure Soraya. Chaque jour, elle échange avec ses coéquipières restées en Afghanistan. Certaines participent aux protestations, d'autres sont cloîtrées. Il y a celles, encore, qui ont été mariées par leur famille. Toutes veulent quitter le pays. Sept joueuses restent bloquées au Pakistan, dans l'attente d'un visa – faute de personnel en nombre suffisant, avec des procédures lourdes et des délais infernaux. L'ambassade de France a bien enregistré leurs demandes et procédé, cet été, aux entretiens de rigueur ; leurs dossiers ont été transmis, depuis, au ministère de l'Intérieur, qui a le dernier mot sur la délivrance des visas, à l'exception de ceux qui, en parallèle, sont accordés sur la base de listes discrétionnaires établies en toute opacité à Paris.

Ces sportives ne figurent pas sur de telles listes. Elles remplissent pourtant tous les critères énumérés par Emmanuel Macron lorsqu'il promettait, le 16 août 2021, l'aide de la France à « celles et ceux qui sont les plus menacés », qui sont dans le viseur « en raison de leur engagement ». Ces handballeuses sont bel et bien en danger. Isolées, vulnérables, fichées par les renseignements des talibans, elles ne peuvent rebrousser chemin. « Les talibans savent que nous sommes ici. Un retour en Afghanistan équivaudrait à une condamnation à mort ! » tranche Sonam Sadat, jointe à Islamabad.

LES 7 JOUEUSES BLOQUÉES AU PAKISTAN, ISOLÉES, VULNÉRABLES, FICHÉES PAR LES RENSEIGNEMENTS DES TALIBANS, NE PEUVENT REBROUSSER CHEMIN.

REMUER CIEL ET TERRE POUR LES OUBLIÉES

Nayere Balkhi, une autre joueuse, redoute de son côté les conséquences des difficultés économiques auxquelles elles sont confrontées : « Je ne sais vraiment pas ce que l'avenir nous réserve. Avec le retour des talibans au pouvoir, nous n'avons pas seulement perdu le peu de liberté que nous avions au cours des vingt dernières années : depuis un an, nous n'avons plus ni travail ni revenus. L'arrivée de nombreux réfugiés afghans au Pakistan a fait flamber les loyers. Nous avons déjà dépensé presque toutes nos économies et nous ne pouvons plus retourner dans notre pays. Nous n'avons aucun appui, aucune aide financière. » Toutes vivent dans une grande précarité, dans l'anxiété, à la merci de logeurs peu scrupuleux, et leur état de santé se détériore. Fakhoraj est déprimée. Elle se dit terrorisée à la seule idée de devoir retourner en Afghanistan. Avant de fuir, elle avait été violemment prise à partie par des fanatiques qui lui ont confisqué son téléphone. « Je me sens mal. Je voulais simplement étudier et servir ma communauté, ce que les talibans interdisent. Si nous venons en France, ça i car nous pourrons étudier. Nous ne voulons pas re ter analphabètes », confie-t-elle.

Leur capitaine, à Paris, partage à distance leu larmes et leurs angoisses, remue ciel et terre po faire connaître leur sort. Soraya Karimi a repris entraînements dans une équipe locale. Sans ima ner, pour l'heure, une carrière sportive en Fran Elle rêve d'un Afghanistan « débarrassé des taliba en paix, avec des femmes libres de travailler, d' ler à l'école, de faire du sport, de jouir des mêm droits que les hommes ». Alors, promet-elle, qu elle aura retrouvé son pays, elle reviendra en Fra « pas comme réfugiée, mais comme joueuse de ha ball, pour disputer des matchs ». ●